

OFFICE DE LA RECHERCHE  
SCIENTIFIQUE OUTRE-MER  
20, rue Monsieur  
PARIS VII<sup>e</sup>

COTE DE CLASSEMENT N° 1229

SCIENCES HUMAINES

UNE EXPERIENCE PERSONNELLE DE L'ENQUETE SUR LE TERRAIN

par

J. GUIART

3 22917

N° 1229



I. F. O.  
mai 1953

## UNE EXPERIENCE PERSONNELLE DE L'ENQUETE SUR LE TERRAIN

N'ayant rien d'un maître dont la vocation fonctionnelle est d'instruire et de diffuser les idées générales qui sont un des grands thèmes de notre culture intellectuelle, je me garderais d'offrir ici un essai théorique ni même quelque généralisation que ce soit (sauf dans la forme, pour éviter l'abus du "je"). Sur le terrain, mon problème était purement personnel: prendre contact avec le milieu autochtone et recueillir les informations nécessaires à mon enquête.

Je n'ai jamais senti le poids du milieu européen où je vivais en dehors de mes tournées, ~~ni sur le terrain de crainte devant un inconnu social~~; néanmoins à chaque nouvelle prise de contact, j'éprouve un temps d'embarras à chercher sur quels éléments fonder la nouvelle adaptation nécessaire. Au cours de chaque séjour sur le terrain, il m'est arrivé souvent d'avoir l'impression ou la certitude que j'avais commis une "gaffe", sentiment entre parenthèse fort satisfaisant, parce qu'il m'apportait la certitude d'une première compréhension de "l'autre" ou des "autres", qu'en termes plus classiques mes rapports officiels désignaient sous le nom d'informateurs.

Je pourrais poser que tout individu peut porter témoignage, si minime soit-il. Mais à mon sens, le problème n'était pas tellement de trouver les informateurs, mais de savoir ce qu'ils pourraient me donner. En d'autres termes, le critère d'une information valable s'est révélé, pour mon expérience, la connaissance que j'avais du statut social de mon interlocuteur, de la constellation de ses rapports sociaux et des thèmes ordinaires de sa pensée personnelle. Le corollaire de cette constatation fut que dans le cas d'une population qui pour moi était inconnue au départ (Nouvelles Hébrides), les résultats des deux premiers mois d'enquête se sont révélés à chaque fois, lors de trois séjours de plusieurs mois dans des régions différentes, superficiels et erronés dans le détail. En fait, aux Nouvelles-Hébrides, où l'organisation sociale varie du tout au tout d'une île à l'autre, je travaille sur le postulat d'expérience suivant: les six à huit premières semaines ne peuvent me permettre que d'apprendre en gros la topographie du pays, de me faire connaître des hommes, d'obtenir une vue générale très théorique du paysage social et établir un premier questionnaire

ORSTOM Fonds Documentaire

N° 22917 -

Cote: B

pour l'inventaire social qui a constitué jusqu'ici l'essentiel de ma recherche (inventaire et démographique des groupes aux divers degrés de l'échelle sociale, des chefferies et de leur organisation, des notables de toutes sortes et de leur statuts divers, des "appartenances" mythiques, rituelles, sociales ou techniques des groupes ou des individus (chefferies) ); cet inventaire une fois réalisé me permet de situer les individus et de passer au crible de leurs comportements l'analyse plus fouillée, mais peut-être encore trop théorique à laquelle je me suis livré. On trouvera peut-être cette "approche" peu orthodoxe. Elle résulte de la nécessité d'affirmer localement l'utilité de ma présence (ou peut-être sa non-futilité) et de fournir à l'administration, toujours pressée, le maximum d'informations et une analyse valable fondée sur un séjour sur le terrain d'une durée minimum (six mois).

De cette expérience, et au début sous l'influence du manque de crédits, dérive mon comportement pratique. Pour commencer par les choses les plus matérielles d'abord, je me suis toujours satisfait du minimum d'impedimenta : de quoi écrire, (carnet quadrillé fixé sur planchette de bois, transporté dans un étui de pandanus tressé), de quoi dormir à l'abri des refroidissements (couverture ou sac de couchage), de quoi recueillir des images (Rolleiflex et pellicule), une pharmacie, une provision de bâtons de tabac, cigarettes et quelque argent. Jamais de nourriture: pas de vaisselle; pas de tente: pas de machine à écrire; du matériel de toilette quand il y a de l'eau, ce qui n'est pas toujours le cas dans les îles coralliennes ou volcaniques. L'expérience m'a infligé l'utilisation d'un lit léger en tubes de duralumin, démontable, non pour le confort mais pour échapper aux risques de contagion (scrub-typhus) inhérents à la literie indigène. J'envisage maintenant dans certains cas l'utilisation d'un matériel de camp fixe, pour échapper aux sujétions dérivant de l'établissement d'un quartier général chez l'administrateur, le missionnaire ou le colon; il faut un point fixe pour remiser ses provisions de papier, de médicaments, de pellicule, ses fonds, faire laver son linge et de temps en temps venir faire du papier en savourant une boîte de fruits au jus ou toute autre douceur. De plus à un certain stade de l'enquête il est intéressant de faire venir les informateurs plutôt que de les questionner chez eux, devant les gens de leur groupe.

Moyen de communication préférés: la marche. On ne dépend de personne sinon de son guide. Mais il m'est arrivé de partir seul à l'aventure si ce dernier me faisait défaut. (Et ce ne furent pas les journées les moins fructueuses). Le cheval permet le franchissement de plus grandes distances, mais fait courir des risques à l'appareil de photo. En Nouvelle-Calédonie, l'utilisation d'une

jeep de l'Institut Français d'Océanie me permet des déplacements plus rapides et m'assure au cours de chaque année, un minimum de vie de famille.

Comme l'a fait remarquer notre camarade Bernot, l'essentiel est de briser la glace. En pratique il me fallait arriver à ce que les gens me parlent et le plus possible d'eux-mêmes. Pas de conversation dirigée, ni de question dont l'énoncé puisse suggérer une réponse. Les coqs à l'âne et les longs silences sont aussi profitables que le dévidement d'un questionnaire rationnellement organisé. Poser la question dans les termes de la coutume, de façon à être sûr de la précision de la réponse. Ainsi, le premier travail est de rechercher le vocabulaire sociologique, au moyen de questions générales (technique peu recommandée mais parfois rentable), de sondages divers et conduits avec prudence (portant sur les mythes, les rituels, la topographie sociale et politique etc.). L'enquête sur la base d'un inventaire a des côtés profitables : chaque groupe, chaque dignitaire finit par désirer se voir décrit éventuellement de la manière la plus exacte. L'itinérance d'un groupe à l'autre fait réfléchir les informateurs qui savent qu'on peut toujours contrôler leur dire chez le voisin. A chaque fois qu'il y a des anomalies, je les réserve jusqu'à ce que l'analyse m'en révèle les raisons; c'est dire qu'elles constituent mes éléments de recherche favoris. Il est toujours passionnant de voir déboucher à l'improviste un homme venu de lui-même donner une précision supplémentaire, avertir qu'on vous a trompé ou vérifier qu'on ne l'a pas noirci. Cette méthode implique évidemment, non seulement de "manger" les kilomètres, mais de revenir cinq, six et parfois jusqu'à dix fois au même endroit. Je préfère revenir que rester, le rendement me paraît supérieur en ce sens que ma vision générale s'approfondit toujours plus, au cours de randonnées incessantes, le nombre des informateurs étant plus grand, et la valeur des éléments recueillis plus féconde, parce que vérifiée à la fois dans tout un district et tout de suite mieux intégrée à son cadre dans ma vision personnelle. On respecte en moi le marcheur, celui qui couche chez eux ou n'importe où sans histoires, qui mange avec eux leur nourriture ou celle qu'ils estiment devoir m'offrir, non par politique, mais parce que c'est une nécessité; celui qui essaye de suivre la tradition de courtoisie locale, qui les écoute quand ils veulent parler et qui reste à ne rien faire si l'atmosphère n'y est pas. Le temps mélanésien ne peut être forcé; une question qui vient sur les lèvres aura sa réponse un autre jour quand l'informateur lui sera réceptif. La question idéale est celle qui correspond aux modalités précises de sa bonne volonté du moment. Heureusement, le mauvais vouloir et la méfiance sont chose passagères.

Vu sous l'angle du rendement, l'enquête nécessite l'organisation de sa propagande personnelle. Il faut fournir soi-même les

éléments d'information, se créer sa légende, son personnage. Le Mélanésien est long à porter un jugement. Mais il faut être classé dans son esprit le plus tôt possible, et n'être classé ni sous l'étiquette administrateur, ni missionnaire, ni commerçant, ni recruteur. Il faut être un "autre" Blanc. Ce n'est pas toujours très facile. La connaissance des formes de la courtoisie indigène, si utile, ne s'acquiert pas tout de suite. Quelques trucs utilisés au premier abord: ne pas questionner, rester silencieux, parler d'une voix mesurée et sans gestes(1), ne jamais manifester la moindre contrariété; se laisser balloter au gré des guides et des hôtes de rencontre; donner dans une mesure suffisante, mais jamais en paiement, à moins qu'il ne soit sollicité (sauf évidemment pour la rémunération régulière du porteur ou du guide); utiliser la force d'inertie autant que ceux qui sont en face de vous. Dans la mesure où le temps ne compte pas plus pour vous que pour eux, ou du moins où ils ont le sentiment, il y a déjà un terrain d'entente. Ne jamais dire les choses, mais les faire savoir. On peut tout obtenir d'un Mélanésien s'il sent son prestige personnel en cause. Après vous avoir vu assis en silence sur un tronc d'arbre au bord d'une place pendant quelques heures, le groupe le plus fermé vous offrira au soir le logis et le couvert. Il est moins intéressant de demander que de se mettre dans une situation telle qu'on obtienne sans le faire. Au fond, toute la difficulté est de trouver les nuances de conduite qui frappent et qui plaisent.

La prétention de se faire indigène parmi les indigènes m'est toujours apparue comme ce que les Anglais désignent du terme de "fallacy". Je ne me suis jamais senti intégré dans la société indigène, mais au mieux accepté et vu avec sympathie, un homme avec qui ils veulent bien avoir des relations un peu en dehors de l'ordinaire, et dont ils tirent l'avantage de pouvoir nourrir des conversations indéfinies. Qu'il est satisfaisant de ne plus s'entendre désigner de l'appellation méprisante de "Blanc", mais d'un terme de respect traditionnel qu'on surprend sur les lèvres sans l'avoir sollicité !

Ces réflexions doivent sembler quelque peu floues, mais à chacun de mes séjours aux Nouvelles-Hébrides, les circonstances aidant(2), ma méthode d'approche et même mes méthodes d'enquête ont dû varier du tout au tout. Sur Ambrym, la méthode d'inventaire groupe par groupe s'est révélée inutilisable; il fallut procéder par biographies. A Malekula, en accord avec l'Administrateur, je dus m'occuper de désarmer certains villages de montagne et d'offrir des solutions aux désaccords entre des individus ou des clans. A Tanna, les beuveries de Kava facilitèrent un contact difficile après

---

(1) Ne pas s'intéresser aux femmes de trop près me semble un précaution absolument nécessaire. En Mélanésie du moins, la conduite contraire vous aliénerait les Missions, ce qui peut être fort gênant.

(2) En particulier l'échelle de la population étudiée : Ambrym (800); Malekula (3.000); Tanna (7.000).

douze ans de répression administrative. Un tel m'est dévoué parce que je lui ai évité quelques mois de prison; un autre parce que je lui ai donné vis à vis de l'Administration le prestige d'un statut social inconnu des dossiers; un autre parce que nous étions en froid avec le même gendarme ou le même colon(1); un autre pour être entré avec moi dans une relation d'échanges et de prestations réciproques; un autre enfin parce qu'année après année nous approfondissons les liens d'une amitié qui n'aurait jamais existée s'il n'y avait eu qu'un seul contact, même prolongé.

J'ai parlé de courtoisie traditionnelle. A l'arrivée dans un village en Nouvelle-Calédonie, l'expérience m'a appris à remettre une double offrande. (koavana). Un présent en argent, suffisamment important, mais donné en menus billets et un cadeau de bâtons de tabac, dont la valeur correspond à une estimation sommaire de ce que je désire (manger, éventuellement coucher pour un jour ou plus). Le tout est remis au chef, ou au "maître de la terre"; les anciens se partagent l'argent et le tabac. On me demande quand je compte partir. Cela suffit, les vieux se réuniront pour travailler avec moi le soir, je serai nourri, couché sans rien avoir demandé et s'il le faut les chevaux seront prêts pour le départ. A ce moment les représentants des divers clans qui composent le village auront rassemblé une somme d'argent égale à la somme reçue et en auront entouré la base d'un bouquet de fleurs qu'ils remettent en prononçant quelques paroles de sympathie. Le tabac est la seule chose qu'ils ne rendent pas; mais ne donner que cela serait perdre les ressources de l'échange cérémoniellement exécuté et qui ouvre la porte bien mieux qu'un simple cadeau. Le Mélanésien apprécie qu'on ne dise pas ce qu'on peut exprimer par un symbole. On peut même dire que le sous-entendu est un des éléments essentiels de sa conversation courante. Ce que certains taxent d'hypocrisie; un missionnaire de ma connaissance s'y réfère en disant que l'indigène "ne sais pas dire la vérité". De la supériorité de l'ethnologue s'il sait qu'il faut non seulement enregistrer, écouter, mais comprendre. Ma position personnelle est qu'il vaut mieux ne pas noter si on ne sait la valeur de l'information, sauf à le faire pour en éviter l'oubli. Le corollaire: chercher ce qu'on a voulu me dire et surtout qu'on a omis de me dire.

Le travail simultané sur deux archipels d'évolution très différente me porte peut-être à voir les problèmes de méthode avec une optique nuancée. Aux Nouvelles-Hébrides, et aux Iles Loyalty, il me faut travailler d'une façon très classique, par séjours d'assez longue durée avec peu d'espoir de pouvoir retourner aux mêmes endroits. En Nouvelle-Calédonie, j'ai la possibilité d'aller, de revenir, et mon enquête d'extensive devient intensive au long des années. Je vois les gens chez eux, ils viennent travailler avec

---

(1) L'incompréhension trop fréquente des européens est un atout involontaire, quelquefois même à l'insu du chercheur.

moi à l'Institut si besoin est. Je dispose à travers l'île d'une série de bons informateurs (nombre d'entre eux ont déjà travaillé avec M. Leenhardt), qu'au retour d'une absence de longue durée, je peux revoir en une tournée de quelques jours, et me remettre ainsi rapidement dans le bain. Sur la "Grande Terre" le principal problème est non celui des recherches, mais celui de l'intérêt que pourrait y attacher l'Administration; en effet, devant l'état d'évolution politique actuel, (les autochtones, en majorité lettrés, votent et bénéficient d'une représentation importante au Conseil Général), il y a peu de gens en dehors du chercheur pour penser qu'une mise au point des relations traditionnelles ait un intérêt. Elles donnent bien la clé de certaines difficultés encore actuelles, mais le Gendarme local ne comprendra pas la chose, s'il ne la met pas en doute par principe, et l'Administrateur à Nouméa est trop loin pour en tirer toujours profit.

Par contre les indigènes eux-mêmes s'intéressent à cette recherche et même à son aspect de science pure; ils tiennent à ce que leurs traditions soient écrites et fixées pour en arrêter l'oubli. C'est un sentiment général, puisque la récente Conférence du Pacifique Sud (avril 1953), réunissant des délégués de tous les territoires, a émis un voeu dans ce sens. On peut alors concevoir sous cet angle la recherche ethnologique comme d'une utilité pratique indirecte. Dans une situation fluente et quelque peu révolutionnaire (à l'intérieur de la société indigène), la connaissance de la tradition aidera la jeune génération à conserver son équilibre, sa dignité et à réaliser par là même une synthèse originale, entre son mode de vie et l'apport assimilateur ~~en quelque sorte brutal~~ de la culture française.

*brusquement apprise*



Mai 1953.